

de la terre, m'indique qu'ici tout le monde loge à la diable. Toutes les maisons de Delhi ont l'aspect sordide des maisons arabes du Caire; même dédain de l'entretien; tout paraît en ruines. Ahmedabad aussi est dans ce genre-là, mais à chaque pas on rencontre un balcon avec une frise, un support, un rien, qui dénote le goût artistique de ses habitants — dans le passé, s'entend, — mais il en reste quelque chose, et ce reste est charmant, et pourtant Ahmedabad comme Delhi n'est pas éclairé au gaz!

Delhi possède une industrie artistique. On y trouve des bijoux charmants et de bien jolies miniatures. Il se fait un commerce important, en grains, en coton et en opium. On dit qu'il y a des Hindous fort riches. J'ai rencontré quelques vieillards couverts de robes en cachemire jaune ou rouge, avec la calotte brodée en forme de passe montagne; d'autres enveloppés de châles également en cachemire très fin. C'est très local.

Rien de plus agréable à voir que les hommes portant beau avec leur barbe hérissée, vêtus de blanc et coiffés de larges et hauts turbans. On voit ici des turbans de forme pointue, mais la plupart sont en mousseline de blancheur éclatante.

Les soldats *gorkhas* ou *sikhs* se font remarquer par l'ampleur de leurs turbans rouges ou blancs, qu'ils laissent tomber très bas d'un côté de la figure.

Dois-je dire que j'ai eu à Delhi la visite du préfet de police? Charmant officier d'une taille superbe — et parlant français. Ce magistrat, avec la politesse la plus exquise, est venu me demander mon passeport — on voit si peu d'étrangers en dehors des Anglais — et puis je venais de Paris — qui sait? j'étais peut-être un nihiliste! Le brave homme m'a dit bien franchement qu'on prenait des précautions à cause du voyage du Tsarevitch. — Je m'en doutais. Après avoir vu mes papiers, il m'a salué fort gracieusement et est parti.

Lahore, 18 janvier, *Needon's Hotel*.

Quoique ce soit le siège du gouvernement du Penjab, Lahore n'est pas la ville du voyageur qui veut voir des monuments qui frappent son imagination par leur beauté et leur grandeur. Mais aux Indes, tout est un sujet de curiosité. Ainsi, l'arrivée du Tsarevitch a été pour la population indigène un véritable événement.

A Jeypore, qui a pourtant plus de caractère, les indigènes ne se sont

presque pas montrés. A Lahore, toute la ville était sur pied.

Autour de la gare, la foule bigarrée était considérable et d'aspect très varié. Pas un cri au passage du prince russe, et je pensais à l'enthousiasme, au délire des Parisiens, si l'héritier du Tsar allait visiter l'arc de triomphe de l'Etoile!

La grande mosquée du *Padichah*, de très belle apparence quant à l'ensemble, me déplait par le décor intérieur: les moulures en stuc ont la forme rococo; les petites fleurs peintes sur les murs n'ont pas de caractère. J'aime infiniment mieux une vieille mosquée entièrement plaquée de faïences persanes d'une fraîcheur de tons à faire pâmer un amateur. Que vaudraient ces faïences à l'hôtel Drouot? Une toute petite mosquée aux trois coupes dorées, située au centre de la ville, au beau milieu du marché, m'a fait grand plaisir. Ce qui reste du palais de *Ranjit-Sing*, dans l'intérieur du fort, est très fin. Il y a là aussi une collection d'armes de toutes les époques, mais je ne suis pas connaisseur, je n'ai admiré que les cottes de mailles, les brassards, les cuissards et tout ce qui était finement ouvragé avec ciselures d'or et d'argent de l'époque hindo-mauresque. En dehors de ces bijoux, que je considère comme des bibelots, le reste me laisse indifférent.

Le gardien me montrait avec orgueil des couleuvrines qui avaient au moins deux siècles. J'ai tourné mes regards ailleurs et lui ai demandé à voir les salles de bains de ces dames de jadis. Ces bains, situés dans un endroit sombre, ont subi les effets du temps et de l'humidité. Les nombreux petits miroirs incrustés dans le mur sur lesquels se reflétait la lumière, ne sont plus que des morceaux de verre sans tain.

Il faut beaucoup d'imagination pour voir ces bains dans leur antique splendeur. Pour la première fois depuis que je visite les forts, je suis accompagné par un véritable soldat anglais, d'Angleterre. Il me prend à la descente de voiture, me fait signer mon nom sur un livre et ne me quitte que lorsque je remonte dans un fiacre, pour partir.

A deux heures de Lahore sont les jardins de *Salimar* avec leurs jets d'eau enfantins. Il est possible que lorsque le magnifique Chah Jehan s'y trouvait avec sa bien-aimée, ce

1. Ceci a été écrit aux Indes mêmes; mais j'avais vu, avant mon départ de Paris, la manifestation à l'occasion du mariage de la fille de l'ambassadeur de Russie.

fût un endroit de délices, mais aujourd'hui je préfère Versailles. J'ai remarqué d'ailleurs que presque tout est en stuc et non en marbre, comme l'écrivent certains voyageurs.

(A suivre)

L'HUILE D'OLIVE EN ITALIE

Le *Bulletin mensuel* de la chambre de commerce française de Milan résume comme il suit les informations alarmantes publiées par la presse spéciale d'Italie sur la crise que subit la production de l'huile dans la péninsule:

Les nouvelles qui parviennent des diverses régions d'Italie où l'olivier est cultivé sont très peu satisfaisantes.

Depuis plusieurs années déjà, la récolte de l'olive est en décroissance et la situation est d'autant plus grave que la qualité de l'huile devient de plus en plus inférieure, à mesure que la quantité diminue.

La production tend, en effet, chaque année, à diminuer, et celle de 1899 atteint à peine 920,000 hectolitres, c'est-à-dire un tiers environ de la récolte normale (2,500,000 hectolitres).

Le Latium est la contrée qui a éprouvé la diminution la plus sensible durant les quatre dernières années 1896 à 1899. En effet, pendant cette période, la récolte a été à peine la moitié de celle des six années précédentes (1890 à 1895). La cause principale d'un tel déficit est due à un parasite de l'olive: le *cyclocanium oléaginum*.

Viennent ensuite par rang de décroissance: la Ligurie, la région Adriatique, la Sardaigne et enfin la Toscane.

Pour ces régions, le mal doit être attribué, d'un côté, à la mouche de l'olive, et, d'autre part, à la sécheresse persistante du printemps. Ces deux fléaux ont, en effet, sévi avec le maximum d'intensité dans la région méridionale méditerranéenne durant les dernières campagnes 1898-1899 et 1899-1900.

Ces années ont eu un hiver très doux et une sécheresse persistante au printemps, ce qui a occasionné une énorme invasion de la mouche oléaire.

Comme on le voit la situation est loin de s'améliorer en Italie.

Les oléiculteurs algériens ont donc grand intérêt à soigner leurs oliviers, d'abord pour les préserver du fléau qui règne en Italie, et ensuite obtenir de l'huile aussi parfaite que possible, afin de retenir définitivement la clientèle que la nécessité a accrue.